

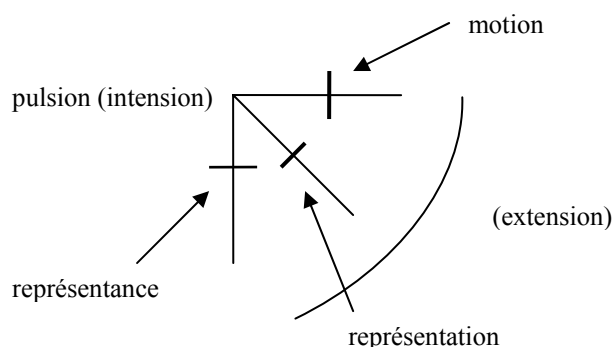
11. Compléments métapsychologiques sur le refoulement

Freud rassemble maintenant dans des addenda certains points neufs, éventuellement en contradiction avec des constructions théoriques antérieures, et sur lesquels il n'a pas suffisamment insisté.

11.1. Résistance et contre-investissement

Le refoulement, pour se maintenir, exige une dépense constante d'énergie. Pour l'imager, je dirai que c'est la même situation que démontre la flaccidité du pénis (contraction des muscles lisses intégrés à la paroi des artères hélicines), quand sa turgescence n'est que passive (à la mesure de la tension artérielle). On retrouve là le mouvement pulsionnel, repris en termes propositionnels par Lacan depuis un « se faire ». À l'activité constante de la pulsion répond un refoulement constant qui demande de la part du moi une dépense constante d'énergie.

Parler de pulsion refoulée, ici (p.85), ne peut avoir qu'un seul sens (puisque Freud n'insiste plus immédiatement sur ce sur quoi porte plus précisément le refoulement : représentance, représentation, voire motion comme telle) : celui d'omettre le fondement fonctionnel intensionnel dans sa transcription en extensions (d'omettre de le rappeler, le mentionner, voire simplement d'en faire cas). Ce clivage constitue le symptôme, dans son lien à l'angoisse et aux propositions qui s'y rapportent (toujours la phrase intermédiaire du fantasme, mais aussi la donne langagière du rêve, de l'acte manqué, du lapsus, etc., en fait toute formation dite de l'inconscient).



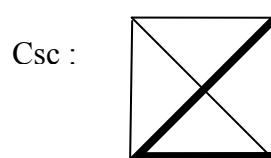
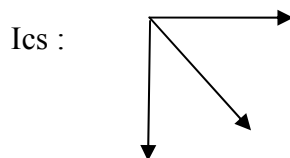
Aussi tout symptôme a-t-il un caractère psychotisant (je définis la position psychotique par « l'oubli » de l'intension dans les extensions).¹ Freud est ainsi fondé à parler de « délire » (*Delirium*, et même *Wahn*) pour les obsessions de l'Homme aux rats. Et le diagnostic même de position psychotique erre souvent devant une symptomatologie névrotique, ne serait-ce que

¹ Cf. R. L., « Synopsis des positions subjectives données comme psychotiques », *Lettres de la S. P. F.* n°13.

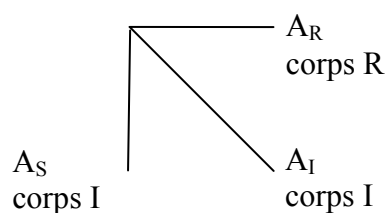
plus qu'accusée qu'habituellement ; c'est en quoi il faut utiliser des distorsions plus nettement psychotiques (du langage, des conduites, de l'imaginaire, ...) pour s'assurer d'une position psychotique — et encore rien n'est très exactement pathognomonique dans ces distorsions : ni les néologismes ou les tics grammaticaux, ni les aberrations du contenu discursif, ni le ressenti (ou le ressentiment) du patient, ni les blancs du discours, ni les holophrases ou les suspensions, ni la discordance comme telle ou les bizarreries diverses, etc. Et rien n'est moins assuré qu'une telle position psychotique, quand elle ne touche qu'un des axes extensionnels (et non le nœud des trois — dans l'optique d'un schéma d'interprétation tétrapodique). De toute façon la position psychotique est labile et personne n'est psychotique dans l'âme (pas de pronostic de durée).

On peut donc dire que le clivage valant refoulement opère au sein même des fonctions en jeu, ce qui ne peut avoir qu'un seul sens : au sein de l'exercice de ces fonctions, pendant leur effectuation, et non en tant qu'elles auraient déjà abouti. Je rappelle que ces fonctions qui transcrivent la pulsion, en termes freudiens, sont : la représentance, la représentation, la motion, toutes trois pulsionnelles, quand ce à quoi elles aboutissent est donné en termes respectifs de signifiants, images et figuration, objets. Il n'empêche que ce clivage, qui est clivage du sujet (*Ichspaltung*), dans la prise en compte du retour (topique) sur l'intension, ou de son effectuation (dynamique) ou de son importance (économie), c'est-à-dire dans le jeu de « séparation » dont dépend une sortie de la stagnation extensionnelle (psychotique dans les cas les plus flagrants), ce clivage peut être considéré du point de vue des points d'aboutissement des constructions extensionnelles : clivage de l'objet, souligne Lacan (dans « Position de l'inconscient »), mais aussi bien clivage spéculaire (selon le schéma optique), et clivage signifiant ($S_1 \rightarrow S_2$), sur lesquels s'appuient les retours séparateurs vers l'intension depuis ce qu'ils sont, ces clivages, comme valeur, forme et rapport aliénants.

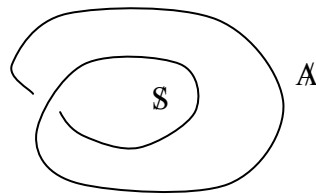
Freud appelle « résistance » le maintien du mouvement de refoulement. C'est dire, à mon sens, que la résistance a un côté nécessaire — aussi nécessaire à la position (et la jouissance, l'existence) du sujet que la (les) séparation(s) que je viens de resituer. C'est, au fond, que l'intension que conforte la résistance est essentielle au sujet et que l'inconscient, dans ma définition, s'appuie sur elle pour activer sa raison constructive. Le démontage des extensions est nécessaire au montage intensionnel.



La dialectique asphérique et littorale qui opère (1ère topique) entre *Ics* et *Cse*, comme (2ème topique) entre ça, moi, surmoi, prend ce caractère de résistance nécessaire dans le fondement d'organisation subjective «s'originant» depuis les extensions (depuis l'Autre, le corps, ...).

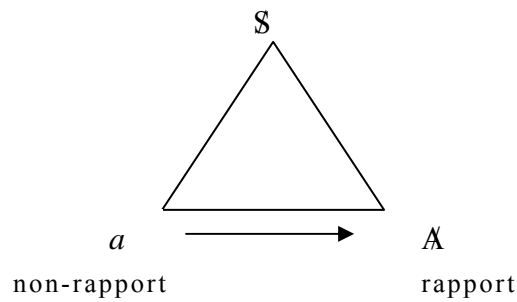


Aussi est-ce en termes transférentiels (asphériques) entre le sujet et l'Autre, justifiant qu'il n'y ait pas plus de sujet en soi (S) que d'Autre (A), que se joue la résistance, comme y insiste Lacan après Freud.

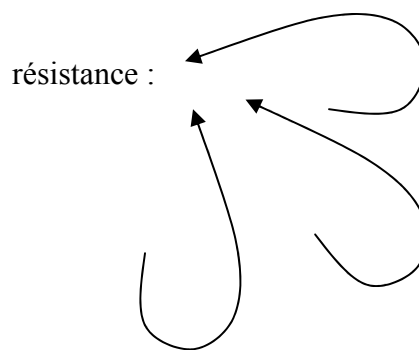
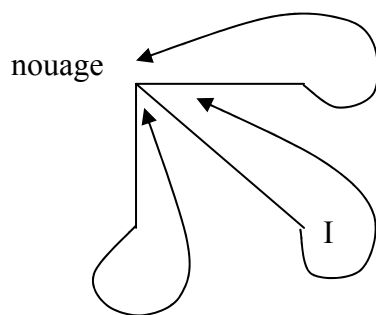


Sous cet angle, le transfert est un rapport littoral intensionno-extensionnel.

Le contre-investissement est la prise en compte intensionnelle de cette littoralité du transfert — et qui plus est transfert subjectif du non-rapport objectal au rapport identificatoire à l'Autre.



Le contre-investissement est d'abord intensionnel (narcissique) et appelle en contre-coup les extensions à « revenir » sur l'intension. Il est ce faisant la raison constructive des montages extensionnels.

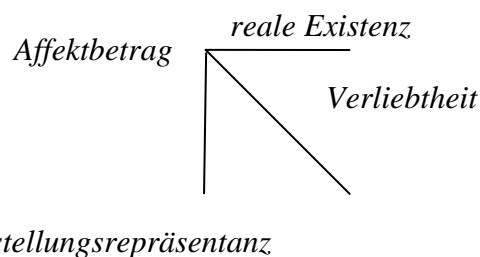


C'est en cela que Freud parle de présupposition du contre-investissement par la résistance (*ibid.*). La dite « modification du moi » (*Ichveränderung*, *G. W.*, p.) est aussi une altération du sujet, ou plus exactement son aliénation, et elle vaut selon chacun des registres aliénants précédemment évoqués. Et l'asphéricité entre intension et extensions continue d'opérer ici : appel, recours aux extensions, et, cela acquis, démontage de celles-ci,

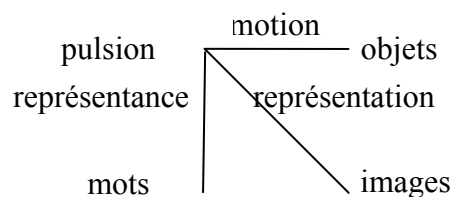


Ce que Freud pointe comme « renforcement de l’attitude opposée à la direction de la pulsion à refouler » (p. 86, *G. W.*, p.). Pitié et propreté (aussi morale) apparaissent ainsi pour faire écran à ce que la pulsion comme pulsion de mort a d’agressif et de (moralement) sale.

Freud indique ainsi que ces signes (sinon symptômes) de l’obsessionalité ne sont qu’exagération (confirmation, reconnaissance) de ce qui se joue normalement. C’est à souligner. La même chose dans l’hystérie, si l’on y reconnaît aussi l’aliénation sous la dite modification du moi — laquelle constitue proprement le symptôme. J’en infère que c’est le cas à tout coup. Le symptôme (réel et symbolique, et pas uniquement imaginaire) est le mode d’apparaître de l’aliénation et a pour raison réversible de fonder la séparation. L’aller-retour réversible, littoral, de la pulsion dans l’hystérie, entre intension et extensions, aliénations et séparations, est pointée en terme d’ambivalence (Lacan : « hainamoration »), l’amour et la haine se conjoignant dans la *Verliebtheit* — laquelle sert de modèle à toute autre réversion des rapports aliénation–séparation.



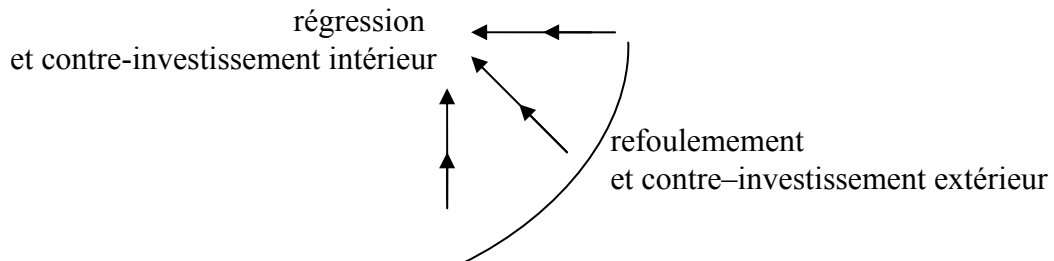
Simplement, pour l’hystérie, Freud note que ce qui vaut pour tel objet ne vaut pas pour tous – et, dirai-je, pas pour tous les registres d’extensionnalité. C’est pourquoi, dans cette référence à l’objet, Freud insiste sur la motion pulsionnelle.



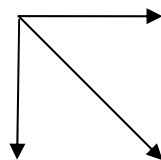
Celle-ci est activée, dans l’hystérie, tant depuis la pulsion elle-même (amphatisation de l’intension comme source du contre-investissement de façon très comparable à l’autisme) que depuis l’objet (source extensionnelle de refoulement et de résistance). Le contre-investissement a un effet d’inhibition, la résistance lui sert en effet d’assise et de complémentation. Ainsi de la scotomisation : ne pas voir ce qui fait mal. Cette restriction de l’accès à la représentation est même l’essentiel de la visée phobique. Quand Freud souligne que dans l’hystérie et les phobies le contre-investissement prend une voie inverse de celle qu’il prend dans la névrose obsessionnelle, c’est cela manifestement qu’il entend : la

résistance à l'objet (ou à sa représentation) redouté va dans le sens du contre-investissement, lequel du coup prend une orientation inverse à sa tendance propre et vient ajouter un mouvement extensions → intension au mouvement initial intension → extensions.

Pour le comprendre, il faut repréciser que le contre-investissement a cette valeur réversible de se présenter comme allant dans le sens intension → extensions, quand celle-ci n'a de cesse que d'assurer sa raison fonctionnelle depuis le sens extensions → intension.

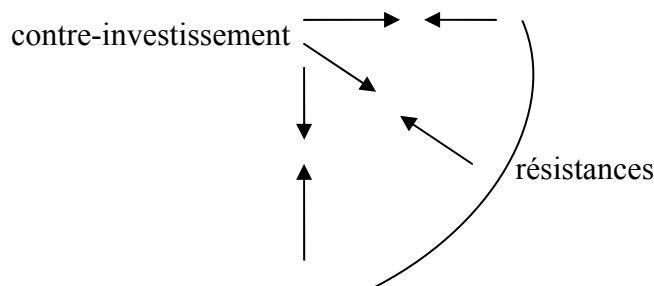


Mais cela ne sert qu'à renforcer l'intension qui s'adapte à cette situation, toujours au profit de sa raison constructive.



La défense contre la perception menaçante va ainsi jusqu'à modifier le monde de celle-ci. Dès lors, c'est moins de barrière à son encontre qu'il s'agit que d'en modifier le contact en changeant la substance, plus que la tournure. C'est ainsi que la littoralité entre en jeu.

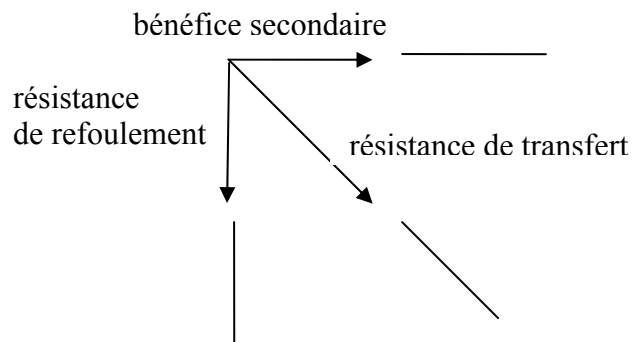
Ainsi la résistance est le fait du moi (pour « moi », je dirais : de la raison narcissique du sujet) qui oppose ses contre-investissements aux représentations et motions (j'ajouterai : et représentance) auxquelles il ne souhaite pas avoir affaire.



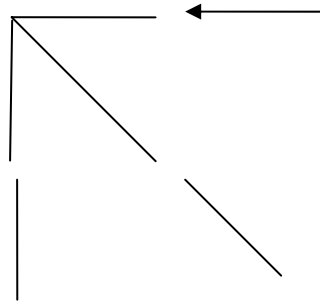
De là un effet de clivage dont le moi peut, dans le meilleur des cas, obtenir bénéfice. (Freud en tire une argumentation en faveur de la conscientisation de la résistance du moi dans la cure. Passons sur ce que cela peut avoir de néfaste, jusqu'à *l'ego-psychology*.)

Dans sa schématisation, Freud distingue ainsi cinq formes de résistance.

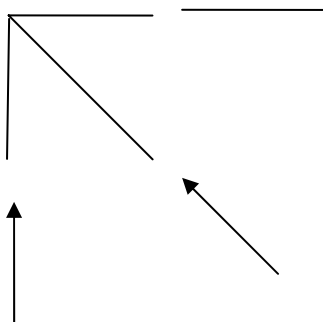
1. Trois résistances du moi



2. Une résistance du ça conduit à la perlaboration



3. Une résistance du surmoi

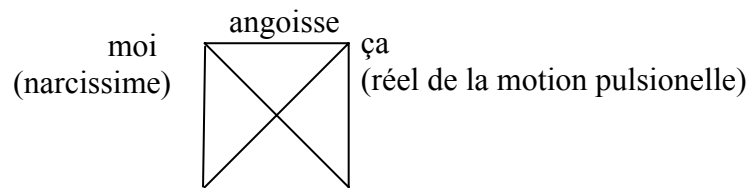


est à comprendre comme dédoublée selon les effets d'idéalisation.

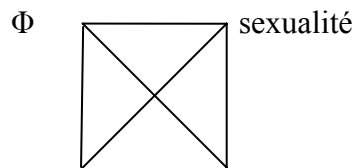
11.2 Angoisse et libido

De la conception antérieure qui faisait de l'angoisse l'expression de la décharge de la part inassouvie d'énergie libidinale, Freud remet en question l'axe même de sa compréhension. Mais à la différence de ce qu'il en précise, je ne dirai pas qu'angoisse et jouissance négative (*Unlust*, « déplaisir », p. 89) ne vont pas ensemble. La question vient maintenant du fondement de l'angoisse qui ne soit plus uniquement tributaire du moi. À mon

sens le dualisme qu'évoque Freud, qui répartit l'angoisse sur le moi et le ça, implique l'aliénation et la séparation réelles du niveau « existentiel » de schéma œdipo-modal,



qui rappelle que la fonction sexuelle ne s'établit qu'à distance (ou à la différence) de la fonction phallique.



Dans cette nouvelle conception l'angoisse n'est pas seulement fondée sur la fonction de castration (en particulier dans la supposition de sa récusation : $\exists x.\overline{\Phi x}$), mais elle est bien plutôt fondée *en même temps* sur l'indifférence à l'égard de cette récusation. L'angoisse devient ainsi l'expression du lien aliénation-séparation dont se fonde le sujet au niveau d'idéalisation du surmoi qui le constitue en propre. Selon l'abord de cette dialectique, dite plus largement opérer comme rapport intension-extension, le discours varie :

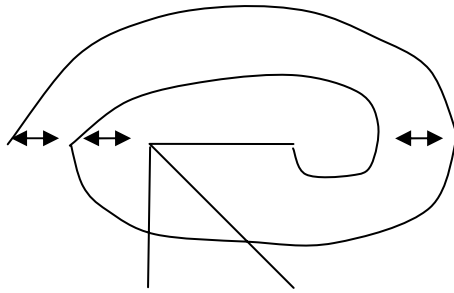
- d'économique (et automatique dans la répétition de sa production) en termes d'excès de charge libidinale se présentant comme menaçant, et auquel se substitue l'angoisse qui par sa moindre charge, est bien moins menaçante,
- ce discours passe à une conception dynamique, car plus imaginaire, soulignant telle représentation de danger plutôt que telle autre,
- tout en s'établissant de façon topique entre la ça et le moi (plus exactement, entre l'extension et l'intension).

Mais ces différences discursives tiennent plus au fond à une autre prise en compte de la libido dont les coordonnées sont tirées, aux quatre coins du schéma théorique en jeu. La thèse de l'angoisse comme signal s'éloigne de celle qui fait de l'angoisse, par décharge, une fonction libidinale simple, en particulier quand la conversion de l'énergie réactive certains fonctionnements corporels.

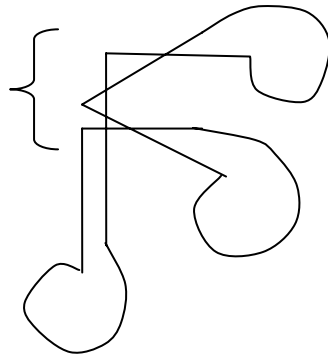
11.3. Refoulement et défense

Si le refoulement n'est qu'un mode de défense parmi d'autres, l'ensemble de cette structure défensive, que j'identifie à la structure du sujet, prend un aspect complexe que Freud décrit très bien. Le problème posé au sujet est de dialectiser intension et extensions, ce qui ne se fait pas dans la psychose (où du moins l'extension prend le pas sur l'intension), mais ce qui se fait, bien que de façon inadéquate, dans la névrose. Voyons comment.

La question du décalage (*Entstellung*) entre intension et extensions se présente ainsi : à la fois décalage à chaque poste de la structure sur le mode d'un écart, avec soi-même pour ce qui y prend place

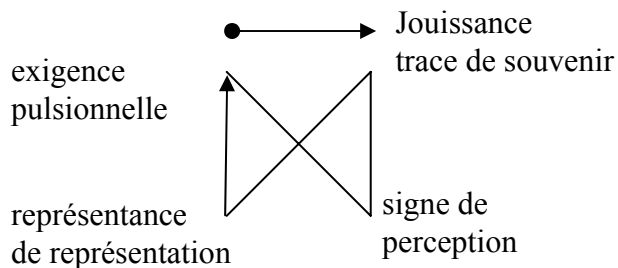


et sur le mode de l'éventail des intensions.

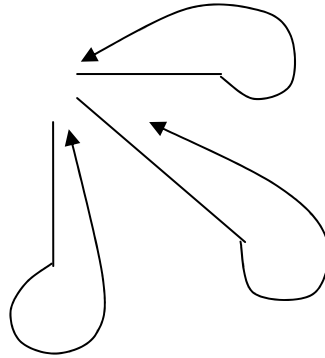


Ici Freud insiste sur ce qui est raté dans ce décalage.

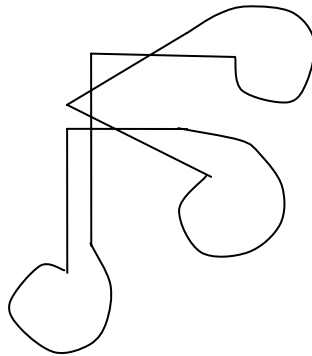
L'hystérique fonctionne à l'oubli (absence de reproduction des événements refoulés) comme l'obsessionnel à l'isolation. Chaque mode de négativité est ici particulier : *Ausschliessung* dans le cas de l'hystérie (les événements sont enfermés hors du sujet, y compris dans son corps), *Isolierung* dans le cas de l'obsession (ils sont enfermés extérieurement les uns aux autres). Dans l'hystérie cela concerne la perception scindée de l'excitation afin de ne pas produire celle-ci : ce n'est pas l'excitation qui s'avère restreinte, mais la perception reste inactive à cet égard, n'entrant pas dans la machine jouissante ; de même pour la représentation qui n'est plus activée par la représentance. Le souvenir ainsi éliminé ne réordonne plus de jouissance.



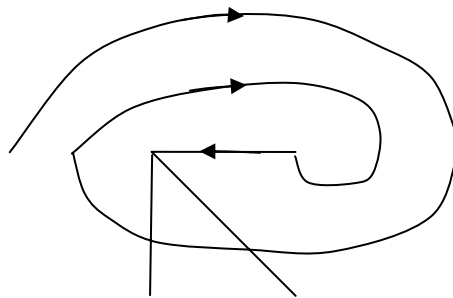
Dans l'obsessionalité, l'exigence pulsionnelle tourne court aussi, mais seulement à ne pas permettre le lien entre chacun de ces facteurs, en ce qu'ils ne réactivent pas en continu la pulsion, mais se contentent de la réassurer.



Ici la continuité entre représentance, représentation et motion pulsionnelles ne joue pas,



mais uniquement l'écart d'avec soi, sur le mode de la régression temporelle à une étape antérieure de l'évolution libidinale,



ce qui ne saurait conduire à la mise en connexion des divers registres R, S, I de la pulsion. Cela explique le contre-investissement déterminant dans les névroses. Entendons que le sujet (Je narcissique, ce qu'on appelle « le moi » dans les traductions, alors que cela n'existe pas tel

quel dans Freud) est condensé avec l'exigence pulsionnelle (fonction déontique) et dès lors la défense qu'il met en place pour ne pas être par trop déplacé par cette exigence (*soll Ich*).

12. Temporalité de l'angoisse

À l'assertion de Freud que l'angoisse est sans objet, Lacan rétorque qu'elle n'est pas sans objet — à condition d'introduire, parmi ces objets, les objets idéels. La structure hypothétique de signifiant, prise en objet, suffit à soutenir l'angoisse.

La question temporelle de l'hypothétique ici est celle qui conduit au réel. Premier point : l'angoisse devient la menace à valeur d'attente, et par là de supposition (de ce qui peut advenir, mais n'est pas encore présent). L'angoisse représente ainsi au niveau du sujet la structure antérograde du signifiant qui ne s'assure que de rétrogrédience.



Mais cette structure d'hypothèse propre au signifiant prend une consistance variable selon qu'elle émane du sujet lui-même (angoisse dite pulsionnelle) ou de l'Autre (angoisse dite réelle).

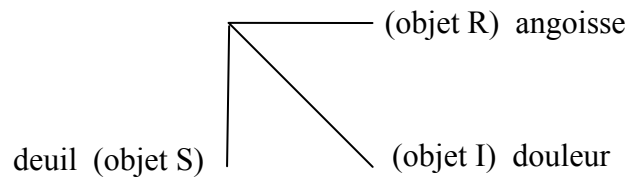
J'entends l'argument habituel de Freud pour différencier réel et pulsion — que dans le premier cas le sujet agit matériellement pour échapper à la menace (par la fuite) quand l'action du second cas ne saurait être identique —, comme une façon de distinguer extension (fuite, réalité du réel, action) et intension (hypothétique pur de la pulsion comme expression de la signifiante unaire). Ainsi quand l'extension passe sous l'intension, le sujet se trouve paralysé (ne peut fuir). Dans ce cas l'attente domine — et la réaction se fait attendre.

À l'envers, un excès fonctionnel (pulsionnel) peut se transcrire en un en-plus (*ein Mehr*) équivalent symptomatique du gain de jouissance qu'est l'objet *a* (condensant la signifiante dans le réel). De fait l'interprétation permet de faire le lien entre le danger repérable (connu, réel) et le danger émanant du refoulé (inconnu). Ce danger n'a qu'une valeur : la faiblesse du sujet devant l'Autre réel — et sa détresse en regard, comparable à sa subordination à l'intervention de l'Autre pour le soustraire à la détresse de la prématuration normale du bébé. L'angoisse comme signal, est une anticipation du danger que représente la survenue d'une situation de détresse comparable.

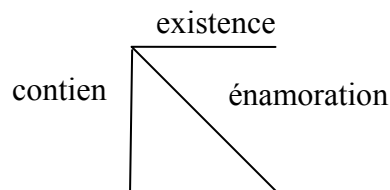
13. Angoisse, douleur et deuil

Que l'angoisse ne soit pas sans objet, Freud l'admet en fait : c'est la perte de l'objet qui détermine l'angoisse. (Pour moi, c'est moins sa perte que sa présence comme « rien ».) De là la comparaison avec le deuil, sinon la mélancolie (qui tend à faire passer le sujet sous le rien, comme c'est patent dans le syndrome des négations). Et Freud en vient à questionner de quoi dépend qu'une perte d'objet induise de l'angoisse, ou du deuil, ou seulement de la douleur. Une réponse rapide, avant de poursuivre la lecture de Freud, est le distinguo R, S, I de Lacan. L'angoisse répond à la menace réelle émanant de l'objet (qu'il représente un danger

potentiel réel ou une perte réelle possible), le deuil à la perte signifiant de l'objet, la douleur au percept de son absence

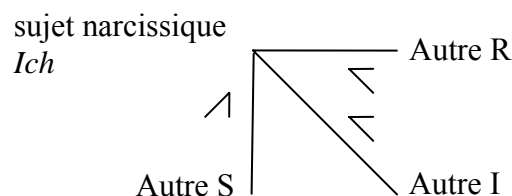


Ces trois registres de l'angoisse (autrement dénommée « douleur » et « deuil » dans les autres registres que le réel) s'avèrent nécessairement liés par leur fonction commune (transitant par l'existentielle de la jouissance, ou l'énamoration, ou le contien de l'universalisation).



Aussi, chez le nourrisson, avant toute construction des montages extensionnels, ces éléments ne conduisent à aucune séparation, non plus à l'effet de clivage positif du sujet, lequel permet de distinguer entre ces angoisses comme différemment extensionnelles.

Mais le lien que j'ai fait entre névrose et psychose, depuis le contre-investissement — en ce qu'il ouvre au clivage normalisant du sujet, et tout autant, en accentuant ce clivage, à la barrière psychotique —, spécifie chacun de ces choix structuraux (névrose(s) ou psychose(s)) selon une temporalité variable de l'angoisse, laquelle permet de comprendre l'orientation du sujet entre ces choix. Freud indique ainsi que le retour (topique) extensionnel sur l'intension est soit instantané (ou rapide : conduisant à une perte temporaire) soit persistant (conduisant à une perte durable, sinon définitive). Pour moi une perte durable de l'intension, souligne un caractère possible de l'extension détachée de celle-ci, voire des autres extensions, ce qui implique la sidération définissant la psychose (perplexité, anidéisme, athymhormie) Le traumatisme correspondant à l'angoisse d'abandon du nourrisson, réactivant sa déréluction de base, est une expérience psychotique : sur un mode ou l'autre, l'Autre prend en effet le pas sur le sujet.



La dialectique disparition-réapparition de l'objet est au fond partie intégrante de la construction symbolique des montages extensionnels de la structure subjective : malgré son absence fondamentale (S (A)), l'Autre est — justement pour cette raison — nécessaire au sujet. Les traumatismes sur lesquels s'appuie l'évolutivité du sujet sont ainsi constitutifs de son aliénation comme nécessaire aux séparations dont il se détermine sujet.

Divers modes de perte évoluent bien évidemment en regard de ces traumatismes : perte de la perception de l'objet, perte de son amour, perte réelle de l'objet ou de sa fonction signifiante. Au moins ces pertes fondent-elles les séparations qui donnent assurance au sujet, quand ledit traumatisme de la naissance ne dialectise rien en ne répétant rien.

Ici je soutiendrai plutôt que chaque mode de l'objet est homogène, comme à la fois réel, symbolique et imaginaire, aux autres : chacun est à la fois douleur (réelle), angoisse (sous cet angle strictement symbolique) et deuil (répondant au passage imaginaire de l'importance ou de la signification du sujet sous celle de l'objet). L'opposition extensions/intension vaut ici — « pathologiquement », disons — comme vidage (*entleer*, p.101) du sujet narcissique intensionnel au profit des extensions. À l'envers, tout concourt à réassurer cette représentance (*ibid.*). Aussi l'assertion de Freud, comparant de façon directement proportionnelle nostalgie pour l'objet perdu et douleur sur lésion corporelle, ne tient-elle pas, à ne considérer que le fait que la douleur corporelle s'atténue (par accoutumance) quand le sujet peut ne pas se rendre à une accoutumance à la douleur psychique. L'investissement d'objet prend dans ce derniers cas le pas sur l'investissement narcissique. L'*Unlust*, la jouissance négative de la douleur morale est ici essentielle. Encore faut-il en considérer l'éventail selon chacun des registres R, S, I.